Henrik Ibsen

Quand Nous Nous Réveillerons d'Entre les Morts

(Når vi døde vaagner)

Traduit du norvégien par
Terje Sinding

Répertoire Nordique

Editions du Brigadier

Le professeur Rubek, un sculpteur célèbre, et sa femme Maja se repose dans un hôtel balnéaire de Norvège, après quatre années passées à l'étranger. Mais ils ne s'y sentent pas à l'aise et sont déçus l'un par l'autre. Rubek raconte qu'il a aperçu la nuit dernière une silhouette lumineuse suivie d'une ombre sombre. Lorsque cette silhouette se promène à nouveau dans le jardin, Rubek reconnaît immédiatement Irène, qui avait posé, il y a bien des années, pour son chef-d'œuvre *Le Jour de la Résurrection*. Une fois la sculpture achevée, Irène avait quitté Rubek parce qu'il ne voyait en elle rien de plus qu'un modèle, alors qu'elle l'aimait. La disparition d'Irène fit perdre à Rubek son pouvoir de création...

La dernière pièce d'Ibsen aborde, à travers le personnage de Rubek, l'omniprésence et le poids du passé, qui mène inéluctablement à la mélancolie et à la catastrophe, mais aussi, à travers le personnage de Maja, la possibilité de retrouver une source de vitalité par le contact direct avec la nature. La pièce a été créée le 26 janvier 1900 au *Hoftheater* de Stuttgart. Au Danemark, elle a été créée le 28 janvier au Théâtre royal danois de Copenhague, et en Norvège le 6 février au Théâtre national de Christiania, inauguré l'année précédente.

Henrik Ibsen (1828-1906) est un dramaturge norvégien aussi connu pour les grandes fresques légendaires écrites pendant sa jeunesse (Peer Gynt, Brand, Les Prétendants à la Couronne) *que pour ses pièces contemporaines écrites à l'âge mûr, qui critiquent le fonctionnement d'une société basée sur le mensonge et le faux-semblant, comme* Maison de Poupée, Un Ennemi du Peuple *ou* Le Canard Sauvage.

Prix : 12,00 €
ISBN : 978-2-494702-91-2

9 782494 702912

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Le professeur Arnold Rubek, sculpteur.

Mme Maja Rubek, sa femme.

L'inspecteur des bains.

Ulfheim, propriétaire terrien.

Une voyageuse.

Une diaconesse.

Valets, curistes, enfants.

L'acte I se passe dans une station balnéaire de la côte, les actes II et III aux alentours d'un sanatorium de montagne.

Acte I

Devant l'Hôtel des Bains, dont on aperçoit une partie du bâtiment principal à droite, un vaste espace dégagé aux allures de parc : jets d'eau, groupes de vieux arbres, arbustes. À gauche, un petit pavillon presque entièrement recouvert de lierre et de vigne vierge. Devant le pavillon, une table et une chaise. Au fond, vue sur le fjord, jusqu'à la mer ; au lointain, des îlots et des langues de terre. Matin d'été calme, ensoleillé et chaud.

Sur la pelouse de l'hôtel, le professeur Rubek et sa femme Maja, assis dans des fauteuils d'osier devant une table dressée, viennent de prendre leur petit déjeuner. Ils boivent du champagne et de l'eau de Seltz en lisant le journal. Le professeur est un homme distingué, d'un certain âge, en tenue d'été et veste de velours noir. Maja est une femme d'allure très jeune, au visage animé et aux yeux gais et espiègles, mais empreints d'une certaine lassitude. Elle porte une élégante tenue de voyage.

MAJA, *un instant immobile, comme en attente d'une parole du professeur, puis laissant tomber son journal avec un soupir.* — Oh non, non — !

RUBEK, *levant les yeux de son journal.* — Eh bien, Maja ? Qu'y a-t-il ?

MAJA. — Écoute donc ce silence.

RUBEK, *avec un sourire indulgent.* — Parce que tu peux l'entendre ?

MAJA. — Quoi ?

RUBEK. — Le silence.

MAJA. — Bien sûr que je le peux.

RUBEK. — Tu as peut-être raison, *mein Kind*. On peut vraiment entendre le silence.

MAJA. — Oui, Dieu sait qu'on le peut. Quand il est aussi accablant qu'ici —

RUBEK. — Ici, dans la station ?

MAJA. — Ici, dans ce pays. En ville, ce n'était pas le bruit et l'agitation qui manquaient. Et pourtant, — il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de mort dans tout ce bruit, dans toute cette agitation.

RUBEK, *la scrutant des yeux.* — Tu n'es pas contente d'être rentrée, Maja ?

MAJA, *le regardant.* — Et toi ?

RUBEK, *évasivement.* — Moi — ?

MAJA. — Oui. Toi qui es resté absent bien plus longtemps que moi. Es-tu vraiment content d'être rentré ?

RUBEK. — Non, — pour parler franchement, — pas vraiment content —

MAJA, *vivement.* — Tu vois ! C'est bien ce que je pensais !

RUBEK. — Je suis peut-être resté trop longtemps absent. Je suis devenu étranger à tout ça, — à toutes ces choses familières.

MAJA, *avec empressement ; rapprochant son fauteuil.* — Tu vois, Rubek ! Autant repartir ! Le plus tôt possible.

RUBEK, *avec une légère impatience.* — Oui, oui, c'est bien ce que nous avons prévu, chère Maja. Tu le sais.

MAJA. — Pourquoi pas tout de suite ? Pense donc, nous serions si bien, si tranquilles là-bas, dans notre charmante nouvelle maison —

RUBEK, *avec un sourire indulgent.* — Il vaudrait mieux dire : notre charmant nouveau foyer.

MAJA, *d'un ton sec.* — Je préfère dire maison. C'est tout.

RUBEK, *la regardant longuement.* — Au fond, tu es une étrange petite personne.

MAJA. — Moi, étrange ?

RUBEK. — Oui, je trouve.

MAJA. — Pourquoi donc ? Parce que je n'ai pas une folle envie de rester ici à traîner — ?

RUBEK. — Qui a voulu, coûte que coûte, que nous allions passer l'été dans le Nord ?

MAJA. — Admettons que ce soit moi.

RUBEK. — En tout cas, ce n'était pas moi.

MAJA. — Mon Dieu, — qui aurait pu prévoir que tout aurait changé à ce point ! Et en si peu de temps ! Pense donc, il y a seulement un peu plus de quatre ans que je suis partie —

RUBEK. — ... en tant que femme mariée, oui.

MAJA. — En tant que femme mariée ? Qu'est-ce que cela change ?

RUBEK, *continuant.* — ... en tant que Frau Professor, maîtresse d'un foyer magnifique, — pardon, — d'une maison somptueuse, devrais-je plutôt dire. Et d'une villa plus superbe encore près du lac de Taunitz —. Car tout cela est beau et magnifique, Maja, — j'ose le dire. Et vaste, en plus. Nous ne serons pas forcés de nous marcher constamment sur les pieds —

MAJA, *négligemment.* — Certes, certes, — de la place, du confort, ce n'est pas ce qui nous manque —

RUBEK. — Surtout, tu as appris à connaître une vie plus facile, plus aisée. Une société plus distinguée que celle à laquelle tu étais habituée.

MAJA, *le regardant.* — Tu penses donc que c'est moi qui ai changé ?

RUBEK. — Oui, Maja, je le pense.

MAJA. — Moi, uniquement ? Pas les gens d'ici ?

RUBEK. — Si, eux aussi. Peut-être un peu. Et certainement pas en devenant plus aimables. Je l'admets.

MAJA. — Il faut bien l'admettre.

RUBEK, *changeant de ton.* — Sais-tu à quoi je pense lorsque je regarde vivre les gens d'ici ?

MAJA. — Non. Dis-le-moi.

RUBEK. — Je pense à la nuit que nous avons passée dans le train, en arrivant.

MAJA. — Pourtant, tu dormais dans ton compartiment.

RUBEK. — Pas vraiment. J'ai remarqué le silence qui régnait dans les petites gares —. J'ai entendu le silence, — comme toi, Maja —

MAJA. — Hm, — comme moi, oui.

RUBEK. — ... et j'ai compris que nous avions passé la frontière. Que nous étions vraiment chez nous. Car le train s'arrêtait à toutes les petites gares, — alors qu'il n'y avait personne.

MAJA. — Pourquoi s'arrêtait-il ? Puisqu'il n'y avait personne ?

RUBEK. — Je n'en sais rien. Personne ne descendait, personne ne montait. Et le train, pourtant, faisait de longues et interminables haltes. Et à chaque gare, j'entendais deux cheminots arpenter le quai, — l'un d'eux avait une lanterne à la main, — et ils parlaient d'une voix sourde et étouffée, tenant des propos insignifiants qui se perdaient dans la nuit.

MAJA. — Tu as raison. Il y a toujours deux hommes qui arpentent le quai et qui parlent —

RUBEK. — ... pour ne rien dire. *(D'un ton plus animé.)* Mais demain, tu verras. Au port, il y aura un grand paquebot confortable. Nous monterons à bord, nous longerons la côte ; — jusqu'au nord ; — jusqu'à l'océan Arctique.

MAJA. — Mais alors tu ne verras pas le pays, — la vie locale. C'était ça que tu voulais.

RUBEK, *d'un ton bref et maussade.* — J'en ai vu assez.

MAJA. — Tu penses qu'un voyage en mer te fera du bien ?